

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 NOVEMBRE 1860.

No. 4.

LA RÉUNION DES MICMACS.

Au milieu de l'immense lac du Bras-d'Or, qui sépare le Cap-Breton en deux parties presque égales, se trouve une toute petite île perdue à travers mille autres. Là, nulle trace d'habitation, nulle culture, seulement quelques arbrisseaux et, comme pour rompre la monotonie du spectacle, un bouquet de sapins. Cependant le voyageur y dirige son frêle esquif : son attention est attirée par un objet aussi blanc que la neige, et qui se dresse sur l'horizon, semblable à un phare brillant. Il y court, et quelle n'est pas sa surprise, lorsqu'il distingue une charmante chapelle, solitaire comme le lieu où elle est bâtie. Est-ce un rêve, est-ce une illusion ? Pourquoi cette petite habitation située près de la chapelle ? pourquoi ce gazon enlevé ça et là, comme par les feux d'un camp ? Mille pensées diverses agitent son âme. Qui a élevé cette chapelle ? qui vient y épancher son âme en présence du Seigneur ? pourquoi ainsi isolée ? est-ce le sanctuaire de quelque cénobite, ou un lieu de recueillement pour le voyageur fatigué ? Questions curieuses qu'il ne peut résoudre.

Cependant, à un certain jour de l'année, la cloche de la chapelle a interrompu son silence ordinaire, et a réveillé les échos endormis des environs de l'île : puis aussitôt, à sa voix, l'on voit accourir de toutes les parties du Cap-Breton et de la Nouvelle-Ecosse les membres d'un tribu sauvage : tous, embarqués sur leurs légers canots, se dirigent à force de rames vers l'île, centre de leurs affections. A leur teint cuivré, à leur costume encore assez étrange, quoique prenant insensiblement les formes anglaises, à leur haute stature, et surtout aux saillantes pommettes de leurs joues, l'on reconnaît les Micmacs. Et quel peut être le but de leur réunion ? qui pousse ces peuplades nomades vers cette terre qui ne leur semble pas étrangère ? Leurs sentiments se trahissent par l'expression de leurs visages, par leur contenance respectueuse, et par l'empressement avec lequel plusieurs se lèvent dans leurs canots pour saluer leur chapelle. Ils viennent célébrer la fête de Ste. Anne : c'est elle en effet que les Micmacs

ont choisie pour leur patronne. Guidés par le livre de leurs traditions, ils sont fidèles à se rendre tous les ans, la veille de sa fête pour l'honorer, joignant aussi à leur intention religieuse le désir de retremper leur caractère national.

A peine ont-ils amarré leurs canots et mis pied sur le sol, qu'ils poussent des cris de joie et de bonheur. Comment exprimer l'allégresse de ces pauvres gens, qui, après avoir été si longtemps séparés, revoient des amis et des pères qu'ils chérissent. Aussi les premiers instants se passent-ils en de mutuels embrassements, en conversations amicales. Puis, comme il se fait déjà tard, il faut préparer sa demeure. Chacun choisit alors le lieu qui lui convient ; inutile de dire que les premières places sont celles qui avoisinent la chapelle. Les huttes s'élèvent comme par enchantement. Quelques uns courent abattre des sapins dont on emploie les branches pour faire des lits, et les troncs pour alimenter de petits feux ; enfin, lorsque la nuit est arrivée, que chacun s'est retiré, qu'on voit çà et là des flammes qui s'élèvent vers les cieux, le spectacle de ces Micmacs, abandonnés au sommeil, ne rappelle rien moins que celui de la milice d'Agamemnon, passant la nuit devant Iliou.

Le matin, dès cinq heures, se fait le réveil, au son d'une bruyante fusillade. Tout se dispose pour la belle journée qui s'ouvre devant les pieux pèlerins. Un chapelain les a devancés dans l'île pour préparer la fête : c'est un prêtre canadien qui, depuis un grand nombre d'années, se consacre avec un zèle toujours soutenu au bien de leurs âmes : il les revoit avec bonheur, son cœur partage leur allégresse ; et il reçoit en échange de sa tendresse pour eux le témoignage constant de leur estime, et de leur amour : *His amor unus*. Bientôt les Micmacs gravissent les degrés et franchissent le seuil de leur chapelle : elle a pris ce jour là une splendeur inaccoutumée. Festons, guirlandes, verdure, tout y a été prodigué. La multitude s agenouille devant une statue de Ste. Anne qui semble sourire en revoyant ses enfants. Un des sauvages entonne alors quelques morceaux du chant grégorien,

d'une voix ferme, sonore, et qui pourrait faire envie aux meilleurs chanteurs de notre pays ; toute la multitude des Micmacs y répond. Il est beau d'entendre cette foule de sauvages, glorifier Dieu, en leur propre langue : leur belle voix qui a coutume de se confondre avec l'écho des forêts, de n'avoir pour auditeurs que les arides rochers de la Nouvelle-Ecosse est heureuse, de faire aujourd'hui retentir la voûte du sanctuaire de Ste. Anne.

Enfin lorsque l'office est terminé, que le pasteur a ranimé par ses paroles la foi de ses ouailles, elles se séparent pour passer le reste du jour dans le recueillement et la prière. Toute cette journée doit être en effet consacrée aux fêtes religieuses. Demain sera le jour national par excellence. Les Micmacs reposent toute la nuit dans un profond sommeil, et le matin ils brûlent de se livrer aux exercices militaires.

Tout à coup un cri de guerre “ Aux armes, aux armes ! ” s'est fait entendre. Nos Micmacs ont reconnu la voix de leur chef : ils se séparent en deux camps et s'élancent sur le champ de bataille pour y simuler des combats et réveiller leur amour de la gloire. “ Braves, s'écrie un des généraux, vous êtes une nation forte et vaillante, et bien qu'obligés à vivre séparés, vous prouvez aujourd'hui votre union et votre fidélité à la patrie et à la nation. Vous venez ici retremper votre ardeur guerrière ; prenez vos armes, exercez-vous à affronter l'ennemi ; vous voyez ces insignes : ils seront le prix du vainqueur, tandis que la honte sera celui des lâches. ” Puis les généraux prennent leurs postes, les bataillons se forment, s'entremêlent et luttent comme dans un combat : les récompenses sont enfin distribuées, la milice est licenciée.

Cependant quelques jours se passent et tout devient sombre dans l'île ; ces visages, hier encore si riants sont maintenant plongés dans la plus profonde tristesse. Et pourquoi ce chagrin ? Ah ! c'est qu'ils savent que dans leurs courses errantes, ils n'auront plus d'amis, c'est qu'ils craignent d'oublier leur patronne et leur pasteur. Le cri du départ s'est déjà fait entendre sur le rivage. Il faut donc se

donner la main, s'embrasser et regarder l'île pour une dernière fois. La cloche, du haut de la chapelle, leur dit adieu; les Miemac y répondent par des cris aigus puis ils embarquent dans leurs canots et se séparent.

Quelques heures après, tout est silencieux; la chapelle s'est dépouillée de ses ornements, la cloche s'est tue; le pasteur s'est éloigné, la nation s'est dispersée, l'île est devenue déserte.

A. H. G.

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 15 NOVEMBRE 1860.

Depuis plusieurs jours, l'automne a juché notre cour de la dépouille de ses vieux chênes; la nombreuse famille des oiseaux, qui réjouissaient notre bocage, s'en est allé chercher un climat plus doux; la brise du nord souffle sans interruption et couvre le ciel de tristes nuages. L'humidité nous pénètre, quand nous nous obstinons à visiter encore le théâtre de nos jeux d'été. Sous nos pas la terre s'amollit et semble se refuser à nous porter: enfin tout nous invite à la vie du foyer, tout nous oblige à nous cloître entre les murs de notre salle.

Et que faire à la salle à moins que l'on ne cause? La conversation, voilà la vie de la morte saison, qu'on me passe cette antithèse, elle rend ma pensée. L'ami recherche son ami; le compagnon de classe, son compagnon; des groupes se forment; les cercles se multiplient; et au son des instruments de musique, se mêle le bruit inextinguible de mille voix qui parcourent tous les diapasons de l'échelle chromatique, depuis la note aigue du philosophe qui discute avec chaleur, jusqu'à celle du sixième qui raconte confidentiellement sa mésaventure en classe: je crois l'entendre chuchoter le mot de *savon*. Que de paroles sortent de ces cent soixante bouches dont la langue reste à peine quelques secondes en repos! Elles sont aussi nombreuses que les grains de pluie qui fouettent en ce moment les fenêtres multiples de notre grande salle.

On dit que le style, c'est l'homme: ne pourrait-on pas soutenir, avec plus de raison, que la conversation, c'est l'homme? Le style c'est l'homme qui pose, et paraît aux yeux du public; la conversation vous le montre tel qu'il est, sans fard, sans faux ornements et comme dans son déshabillé. Je connais tel ou tel qui ne voudrait jamais se présenter en compagnie sans avoir consulté " le conseiller des grâces; " c'est pour moi l'image de l'écrivain qui craint quelquefois de montrer le fond de son cœur et qui cache ce que sa pensée a de compromettant. Le roger-bon-temps court au parloir, sans faire attention à sa toilette, voilà l'image de l'homme qui converse.

Que conclure de là? C'est que tôt ou tard perce le bout de l'oreille. Inutile de vouloir dissimuler: on finira par se faire

connaître; et voilà pourquoi il faut bien méditer ce vers du poète:

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

Et encore ces autres paroles:

Ne forcez jamais votre talent,
Vous ne ferez rien avec grâce.

Souvent on vent, en dépit de Minerve, se jeter dans le champ de la plaisanterie, et l'on prend aux cheveux toutes les occasions soit de faire un jeu de mots, soit de tirer une pointe, soit de raconter une anecdote. Qu'arrive-t-il alors?

"L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a."

On pourra bien faire rire quelque temps à ses dépens, mais enfin chacun ennuyé de mille bouffonneries, s'évadera doucement et laissera là le farceur se prosterner seul à deux genoux, devant son génie. Écoutons là dessus La Bruyère: "L'esprit de la conversation, dit-il, consiste bien moins à montrer beaucoup d'esprit qu'à en faire montrer aux autres: celui qui sort de votre entretien, content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis qu'à être goûtés et applaudis, et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

S'il y a du mérite à savoir parler à propos il n'y en a pas moins à savoir se taire et à savoir écouter; c'est par là que l'on connaît l'homme de bon ton et de bonne éducation. Quelqu'un parle-t-il alors il prête une oreille attentive, il ne l'interrompt pas; il ne coupe pas ses phrases, il n'est pas toujours prêt à lui fournir un mot de son cru lorsque sa mémoire est en défaut, il ne se saisit pas d'une anecdote commencée pour la continuer lui-même; il ne le fait pas répéter à tous propos. S'il est obligé de le contredire, il ne le fait qu'avec politesse; il n'essaye pas d'imposer aux autres ses opinions, et encore moins de s'annoncer comme le seul capable de penser juste; il ne s'emporte pas, et n'a pas recours aux cris lorsqu'il s'aperçoit de la fausseté de quelque argument.

Voilà bien des qualités nécessaires pour bien converser: cependant il y en a encore beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Je ne puis cependant m'empêcher de dire un mot des ouvrages que reçoivent de temps à autres MM. Noël et Chapsal. Ces Messieurs ont à nos respects des droits que l'on ne saurait violer sans pécher contre une des premières règles de la causerie entre gens honnêtes. Il s'était formé au milieu de nous, il y a quelques années, une société dite " du bon langage " et qui était appelée à faire un grand bien; elle châtiait sans pitié, avec les armes du ridicule comme avec celles du bon goût, toutes les locutions vicieuses, toutes les tournures irrégulières, tous les anglicismes. Sans vouloir sa résurrection..... (car nous avons assez à faire pour maintenir nos institutions sans en créer de nouvelles,) n'est-il pas vrai que nous aurions quelquefois besoin de sa censure? n'est-il pas vrai que nous ne sommes pas encore tout-à-fait arrivés aux dernières limites de la perfection du langage?

Nous espérons que l'exemple donné aujourd'hui par notre confrère A. H. G. ne manquera pas d'être imité: il est à souhaiter que nos *littérateurs* alimentent notre petit journal un peu plus souvent que par le passé.

NOUVELLES LOCALES.

Ceux de nos confrères, qui aiment les légumes, apprendront sans doute avec plaisir, qu'on a récolté cette année 80 minots de fèves, sur la ferme de St. Isidore, à St. Joachim, et 6,000 pommes de choux, et 300 minots de choux de Siam sur celle de Maizerets.

Dimanche dernier, M. A. Pélisson a été ordonné prêtre, et M. Th. Chandonnet a été fait diacre. M. Pélisson va comme vicaire à St. Anselme, où il remplace M. N. Francœur, qui est maintenant vicaire à St. Elzéar.

M. Pélisson a dit sa première messe, lundi passé, à la chapelle du Séminaire.

M. le Recorder Gauthier est nommé juge de la Cour Supérieure. Il remplace à Kamouraska Monsieur le juge A. Tacheveau, qui vient de mener à St. Thomas. Le successeur de M. Gauthier comme Recorder est M. J. Crémazie, LL. D., Professeur de droit civil à l'Université-Laval.

Les habitants du Labrador vont avoir un prêtre au milieu d'eux, cet hiver. M. Ternet, qui a été chargé de cette mission par Mgr. l'Administrateur, est parti jeudi dernier pour s'y rendre.

Le gouvernement a nommé une commission chargée de s'enquérir sur l'état des affaires du *Grand Tronc*.

Le *North American* est arrivé dimanche après une traversée de moins de 9 jours.

Le duc de Newcastle a fait l'acquisition d'un *Leigh*, fabriqué par MM. Gingras et Cie. de cette ville.

1168 vaisseaux sont entrés, cette année, dans le port de Québec. L'année dernière, on ne comptait que 879 arrivages.

Le *Journal de Québec* prétend que 600 ouvriers au moins ont laissé cette ville pour aller chercher de l'emploi ailleurs.

Un service a été chanté, ce matin, dans l'église de St. Roch, pour les défenseurs du Saint Siège.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les Piémontais, maîtres de presque tout le territoire du St. Siège, et qui ont

des postes à dix lieues de Rome, ont, comme nous l'avons vu, traversé la frontière du royaume de Naples, se dirigeant sur Capoue, sous le commandement du général Cialini. Il y a eu quelques rencontres entre ces troupes et certaines parties de l'armée napolitaine, rencontres dans lesquelles cette dernière d'abord eut le désavantage.

D'un autre côté, 14000 Piémontais sont arrivés à Naples par mer et se sont mis en route immédiatement pour Capoue. Grâce à tous ces renforts, il est probable que Garibaldi a pu faire son entrée dans cette ville.

Il ne reste donc au roi de Naples de places fortes que Gaète. Les révolutionnaires ont voulu faire reconnaître par les états de l'Europe un blocus de cette ville, c'est-à-dire, une défense aux vaisseaux des nations étrangères d'entrer dans son port, afin de couper court aux approvisionnements de la ville; mais aucune grande puissance, excepté l'Angleterre, n'a voulu y consentir. Bien au contraire, Napoléon III vient d'envoyer quatre vaisseaux de guerre dans le port de Gaète avec ordre d'empêcher toute attaque par mer contre cette place. De leur côté, les troupes royales, en se repliant de Capoue sur Gaète, ont remporté le 29 octobre une victoire importante sur les troupes sardes, près de la rivière Garigliano.

Le ministère créé par Garibaldi à Naples a dû résigner faute d'entente. Tout le monde, dit-on, soupire après l'arrivée de Victor Emmanuel, voyant en lui le génie bienfaisant qui ramènera l'ordre et la paix dans la pauvre ex-capitale. Le roi de Sardaigne, qui est déjà rendu sur le territoire napolitain, a dû faire son entrée à Naples au commencement de novembre, quelques jours après la votation relative à l'annexion. En Sicile, où cette votation a commencé le 21, les rapports disent qu'elle est unanime en faveur du Piémont. A Ancône, le 4 et le 5 novembre sont les jours fixés pour l'expression du vœu populaire. Les dernières nouvelles donnent pour l'annexion de Naples à la Sardaigne une majorité qui équivaut presque à l'unanimité; mais si l'on considère la manière dont est conduite la votation, et surtout les indices de réaction qui se manifestent tant à Naples que dans les campagnes, on pourra se rendre compte assez facilement de ce que peut être cette apparente unanimité.

La Russie a publié une note condamnant en termes très-forts la conduite du Piémont dans les derniers événements; l'ambassadeur russe a quitté Turin ainsi que celui d'Espagne; tandis que l'ambassadeur de Sardaigne en Russie a reçu ses passeports, manière polie de lui dire de s'en aller. On annonce aussi le départ prochain des ambassadeurs du Portugal et de la Prusse. Quant à la protestation de cette dernière puissance, c'est une simple désapprobation. Le nonce du Pape en France a quitté Paris sur des ordres venus de Rome.

A Rome, rien n'est changé: l'armée française reste inactive et ne se défendra que lorsqu'elle sera attaquée dans les places voisines de Rome qu'elle occu-

pe maintenant. C'est la politique du gouvernement français qui, d'un côté, fournit au Piémont de grandes quantités d'armes et de munitions, et de l'autre, fait préparer dans différents ports des vaisseaux propres à recevoir des armements considérables pour une destination quelconque. Le général Lamoricière a reçu sa liberté immédiate en engageant sa parole d'honneur qu'il ne combattrait plus contre la Sardaigne pendant un an. Il vient de retourner à Rome; le St. Père a fait frapper une médaille en son honneur, et lui a fait donner des titres de noblesse.

On s'est beaucoup préoccupé d'une entrevue, terminée le 26 octobre à Varsovie, et qui a eu lieu entre les empereurs de Russie et d'Autriche, le prince régent de Prusse, le prince Gortschakoff, le comte de Rechberg et plusieurs autres ministres importants. Le czar a cru devoir écrire personnellement à l'empereur des Français pour l'assurer que l'entrevue n'avait rien d'hostile à la France. Rien du reste n'a transpiré sur ce qui s'y est décidé. Il paraît seulement que l'Autriche en est revenue certaine de l'appui de la Russie, car elle a immédiatement concentré des troupes considérables sur les frontières de la Vénitie et du Piémont. On porte à 100,000 hommes les forces autrichiennes en Italie, commandées par le maréchal Benedek. Aussi le Piémont s'en allarmait-il, et envoie force renforts sur les bords du Mincio.

L'Autriche a d'ailleurs pris d'autres moyens pour assurer la paix intérieure et lui permettre d'agir plus librement à l'extérieur. La Hongrie, ancien royaume faisant maintenant partie de l'empire d'Autriche et qui renfermait toujours des germes d'insurrection inquiétants pour l'empire, vient de rentrer dans la plupart de ses anciennes institutions constitutionnelles. La nouvelle charte, où sont consignées ces importantes concessions, reconnaît la langue hongroise comme langue officielle, rétablit l'ancienne Université de Pesth et annonce une convocation prochaine de la Diète hongroise.

Les mêmes avantages sont aussi accordés à la Transylvanie, autre province autrichienne qui ainsi que la Hongrie, a reçu cette réintégration avec une vive satisfaction.

En Espagne, la reine a failli être victime d'une tentative d'assassinat faite sur elle par un nommé Rodrigue Zervia.

LES ANNALES DE LA NOUVELLE FRANCE, DE L'AN CIOIOXXI.

Nous croyons faire plaisir aux amateurs de notre histoire ancienne, en publiant une lettre inédite du Père Biard, que le Révérend Père F. Martin a eu l'obligeance de nous communiquer. La copie que nous suivons a été faite à Rome sur l'autographe, et par les soins du Père Martin lui-même, lors de son voyage en Europe en 1853.

Cette lettre est datée de Port-Royal du dernier de janvier 1612.

Mon Révérend Père en Dieu.

Pax Christi.

S'il nous failloit entrer en compte devant Dieu et Vostre Reverence, du géré

et negocié par nous en ceste nouvelle acquisition du Fils de Dieu, ceste nouvelle France et Chrestienté, depuis nostre arrivée jusques à ce commencement de nouvel an, je ne doute point certes, qu'en la sommation et calcul final, la perte ne surmontast les profits; le despensé follement en offensaunt (1), le bien et sagement ménagé en obeyssant, et le receu des talents; graces et tolerances divines, le mis et employé au royal et amiable service de nostre grand et autant bening Createur. Neantmoins, d'autant que (comme je croy) nos ruines n'édifroyent personne, et nos rentes n'establiroyent aucun, il vaudroit mieux que pour le malacquisté, nous le plorions à part; pour le receu, nous imitions le metayer (2) d'iniquité loué par Nostre Seigneur en l'Evangile, sçavoir est (3) que, faisant part à autrny des biens de nostre Maistre, nous nous en faisons des amis, et que communiquant à plusieurs ce qui est d'édification en ces premiers fondemens de Chrestienté, nous obtenions plusieurs intercesseurs envers Dieu, et fauteurs de cet œuvre. Mesme que ce faisant, nous ne defraudons en rien la debte, ainsy que fit le Censier inique, baillant à plusieurs le bien de Nostre Maistre avec profit, et peut-estre acquitterons par ceste œconomie vne partie des redevances et de leur surcroy. Ainsy soit-il.

Aujourd'huy, 22. Janvier, 1612, neuf mois sont passés dès notre arrivée en ceste nouvelle France (4). Peu après nostre arrivée, l'escrivy l'estat auquel nous avons retrouvé ceste Eglise et Colonie naissante. Voicy ce qui s'en est ensuivy.

Monsieur de Potrincourt s'en allant en France le mois de Juin dernier, laissa icy son fils Monsieur de Biencourt, jeune seigneur de grande vertu et fort recommandable, avec environ 18 siens domestiques, et nous deux prestres de la Compagnie. (5) Or la tasche et travail de nous deux prestres, selon nostre vocation, a esté, et icy dans la maison et habitation en residant, et dehors en voyageant. Commençons, comme l'on dict, de chez nous, de la maison et habitation; puis nous sortirons dehors.

Icy donc nos exercices sont: dire messe tous les jours, la chanter solennellement les dimanches et festes, avec les Vespres, et souvent la procession; faire prières publiques matin et soir; exhorter, consoler, donner les sacremens, ensevelir les morts;

(1) Sous-entendu ne surmontast.

(2) Fermier, servitour.

(3) C'est à dire.

(4) Ils étaient partis le 6 janvier, 1611, et ils n'arrivèrent à Port-Royal que le 22 juin, de la même année.

(5) Le Père Pierre Biard et le Père Edmond Masc.

enfin faire les offices de Curé, puisque autres prestres n'y a en ces quartiers que nous (6). Et de vray, bon besoing seroit que fussions meilleurs ouvriers de Nostre Seigneur; d'autant que gens de marine, tels que sont quasi nos paroissiens, sont assez d'ordinaire totalement insensibles au sentiment de leur ame, n'ayans marque de religion sinon leurs juremens et reniements, ny cognoissance de Dieu sinon autant qu'en apporte la pratique connue de France, offusquée du libertinage et des objections et bouffonneries mesdisantes des heretiques. D'où l'on peut aussy veoir, quelle esperance il y a de planter vne belle chrestienté par tels evangelistes. La première chose que ces Sauvages apprennent, ce sont les juremens, parolles sales et injures; et orriés (7) souvent les Sauvages (lesquelles autrement sont fort craintives et pudiques), mais vous les orriés souvent charger nos gens de grosses pourries et eshontées opprobres, en langage françoys; non qu'elles en sachent la signification, ains seulement, parce qu'elles voyent qu'en telles parolles est leur commu rire et ordinaire passetemps. Et quel moyen de remedier à cecy en des hommes qui mesprennent pas avec plus d'abandon qu'ils mesprisent avec audace (8).

A ces exercices chrestiens que nous faisons icy à l'habitation, assistent aucune fois les Sauvages, quand aucuns y en a dans le port. Je dis, aucune fois, d'autant qu'ils n'y sont gueres stylés, non plus les baptisés que les payens, ne sachant gueres davantage les vns que les autres faute d'instruction. Telle fut la cause pourquoy nous resolumes dès nostre arrivée de ne point baptiser aucun adulte, sans que prealablement il ne fust bien catechisé. Or catechiser ne pouvons nous avant que sçavoir le langage.

De vray, Monsieur de Biancourt, qui entend le sauvage le mieux de tous ceux qui sont icy, a pris d'un grand zele, et prend chaque jour beaucoup de peine à nous servir de truchement. Mais, ne sçay comment, aussi tost qu'on vient à traiter de Dieu, il se sent le mesme que Moysse, l'esprit estonné, le gosier tary, et la langue nouée. La cause en est d'autant que ces Sauvages n'ont point de religion formée, point de magistrature ou police, point d'arts ou libéraux ou mechaniques, point de commerce ou vie civile; et par consequent les mots leur défailent des cho-

ses qu'ils n'ont jamais veues ou apprehendées.

D'avantage, comme rudes et incultes qu'ils sont, ils ont toutes leurs conceptions attachées aux sens et à la matiere; rien d'abstract, interne, spirituel ou distinct. *Bon, fort, rouge, noir, grand, dur*, ils le vous diront en leur patois; *bonté, force, rougeur, noirceure*, ils ne savent que c'est. Et pour toutes les vertus que vous leur sauriez dire, *sagesse, fidelité, justice, misericorde, recognoissance, pieté* et autres, tout chez eux tout n'est sinon *l'heureux, tendre amour, bon cœur*. Semblablement vn loup, vn renard, vn esquirieu (9), vn orignac, ils les vous nommeront, et ainsy chaque espece de celle qu'ils ont, les quelles, hors le chiens, sont toutes sauvages; mais vne beste, vn animal, vn corps, vne substance, et ainsy les semblables vniuersels et genres, cela est par trop docte pour eux.

Adjoutez à cecy, s'il vous plaist, la grande difficulté qu'il y a de tirer d'eux les mots mesmes qu'ils ont. Car, comme ny eux ne sçavent nostre langage, ny nous le leur, sinon fort peu touchant le commerce et vie commune, il nous faut faire mille gesticulations et chimagrées pour leur exprimer vos conceptions, et ainsy tirer d'eux quelques noms des choses qui ne se peuvent monstrer avec le sens. Par exemple, penser, oublier, se resouvenir, doubter: pour sçavoir ces quatre mots, il vous faudra donner beau rire à nos mesieurs au moins toute vne après-disner, en faisant le basteleur; et encore, après tout cela, vous trouverez-vous trompé et moqué de nouveau, ayant eu, comme l'on dit, le mortier pour vn niveau, et le marteau pour la truelle. Enfin nous en sommes là encore, après plusieurs enquestes et travaux, à disputer s'ils ont aucune parolle qui corresponde droictement à ce mot *Credo*, je croy. Estimez vn peu que c'est du reste du symbole et fondemens chrestiens.

Or tout ce discours de la difficulté du langage, ne me servira pas seulement pour monstrer en quels efforts et ahan (10) de langue nous sommes, ains aussy pour faire veoir à nos Europeens leur felicité mesme civile: car il est assuré qu'encore mesme enhanée, cette miserable nation demeure tousiours en vne perpetuelle enfance de langue et de raison. Je dis, de langue et de raison, parce qu'il est évident que là où la parolle, messagere et despensière de l'esprit et discours, reste totalement rude, pauvre et confuse, il est impossible que l'esprit et raison soient beaucoup polis, abondans et en ordre. Cependant ces

pauvres chetifs et enfans s'estiment plus que tous les hommes de la terre, et pour rien du monde ne voudroyent quitter leur enfance et chetiveté. Mais ce n'est pas de merveille; car, comme j'ay dict, ils sont enfans.

Ne pouvans doncques pour encores baptiser les adultes, comme nous avons dict, nous restent les enfans, à qui appartient le royaume des cieux; ainsy nous les baptisons de la volonté des parens et sous la caution des parrains. Et en cette façon, en avons ja baptisé quatre, Dieu mercy. Les adultes qui sont en extreme necessité, nous les instruisons autant que Dieu nous en donne le moyen; et la pratique nous a fait veoir, que lors Dieu supplée interieurement le défaut de son outil externe. Ainsy, une vieille femme dangereusement malade, et vne jeune fille, ont esté receues au nombre des enfans de Dieu. La vieille est encore debout; la fille est allée à Dieu.

Je vis cette fille de 8 a 9 ans, toute transie et n'ayant plus que la peau et les os. Je la demanday à ses parens pour la baptiser. Ils me respondirent que si je la voulois, ils me la donnoyent tout à fait. Car aussy bien, elle et vn chien mort, c'estoit tout vn. Ainsy parloyent-ils, d'autant que c'est leur coustume d'abandonner entierement ceux qu'ils ont vne fois entierement jugés incurables. Nous acceptames l'offre, afin qu'ils vissent la difference du Christianisme et de leur impiété. Nous fismes conduire ce pauvre squelette en vne cabane de l'habitation, la secourusmes et nourisimes à nostre possible, et l'ayant tolerablement instruite, la baptisames. Elle fut appelée Antoinette de Pons, en memoire et recognoissance de tant de benefices qu'avons recens et recevons de Madame la Marquise de Guercheville; et laditte Dame se peut resjouir que ja son nom est au ciel, car quelques jours après son baptisme, cette ame choisie s'envola en ce lieu de gloire.

(A continuer.)

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille.

AGENTS.

- A Sainte-Thérèse M. A. Thérèse.
 - A la Petite-Salle M. W. Goutin.
 - Chez les Externes MM. { P. Doherty. { Chs. Baillargeon.
- GEORGES ROY, Gérant

(6), Messire Jésé Fleché, missionnaire, que les Sauvages appelaient le Patriarche, était repassé en France à l'occasion de l'arrivée des Reverends Pères Jésuites, 1611.
 (7), Vous ouïriez ou entendriez. On disait autrefois orrer pour dire.
 (8), C'est-à-dire, qui méprisent avec autant de confiance qu'ils injurient avec abandon ou facilité. Apprendre se disait autrefois pour offenser, injurier.

(9), Ecuveuil.
 (10), Vieux mot, qui signifiait labour, et au figuré peine, labour, difficultés.